

LA BONNE PAROLE

ABONNEMENTS:

Canada et Etats-Unis, 50 cts
Etranger, - - - 80 cts

ORGANE DE LA FEDERATION NATIONALE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

Vol IV.

OCTOBRE 1916.

No. 8

ABONNEMENTS ET REDACTION:

Chambre 14, Monument National,
Boul. St-Laurent, Montréal. Tél. Main 7122.
Heures de Bureau de 9 h a.m. à 1 h p.m.

SOCIETES FEDEREES.

REVUE MENSUELLE

SOMMAIRE

Les dames patronnes des
oeuvres suivantes:
Institution des Sourdes-
Muettes
Crèche de la Miséricorde
Nazareth
Hôpital Notre-Dame
Hospice S.-Vincent de Paul
Hôpital S.-Justine
La Providence et
Les Incurables
Fédération paroissiale de:
l'Enfant Jésus
Très Saint Nom de Jésus
de Maisonneuve
Saint Henri
S.-Jean-Baptiste
S.-Vincent-de-Paul
La Nativité d'Hochelaga
S.-Arsène
Immaculée Conception
S.-Anselme

S.-Catherine
S.-Philomène de Rose-
S.-Hélène [mont
Sacré-Cœur
S.-Eusèbe
Cercle des demoiselles de S.-
Pierre
Le Foyer
Patronage d'Youville
Les Ecoles ménagères
Cercle d'études Notre-
Dame
Association des Institutrices
catholiques
Association des employées
de manufacture
Association des employées
de magasin
Association des employées
de bureau
Association des femmes d'af-
faires
L'Assistance maternelle,



Entre nous *Georgette Le Moyne*
Chroniques des œuvres.
Un cours d'apologétique . . . *Justine Hardel*
L'Action Sociale et ses relations
avec la santé publique, *Marie Gérin-Lajoie*
Journée d'étude:
Les œuvres *Alice Campbell*
Princesse de science et
princesse de patriotisme *Madeleine*
La vieille *Michelle Le Normand*
Une entrée royale *Communiqué*
Notre courrier.
Chronique internationale.
A travers les livres.

— ENTRE NOUS —

Tandis que s'endort sous les premières gelées d'automne, la terre féconde qui ne travaille qu'au grand soleil, les œuvres des hommes partout surgissent, se développent, se multiplient sous les dures nécessités du moment.

Œuvres religieuses ou sociales, œuvres militaires ou de charité, toutes naissent environnées de mille difficultés, toutes comportent de lourdes responsabilités.

Combien pourtant sont entreprises négligemment ou sans la préparation voulue! Encore ne parlons-nous pas des œuvres qui pourraient servir à masquer certains intérêts mondains, financiers, voire même politiques! . . .

Les œuvres sociales plus que les autres peut-être demandent une formation spéciale de l'esprit, du cœur et de la volonté, puisque tout spécialement elles sont des œuvres de prévoyance, de rénovation, et que rarement elles portent des fruits immédiats. C'est pourquoi, sans doute, elles ne nous attirent guère, nous qui désirons être sans retard consolés de nos moindres peines et qui aimons à escompter des récompenses à brève échéance.

L'abbé de Poncheville a fort justement dit, parlant du rôle social de la femme, "Le devoir social ne tient pas plus dans les œuvres que la religion ne se renferme dans le culte." L'œuvre en effet n'est pas le but, elle n'est qu'un moyen—un moyen riche en ressources—de remplir plus sûrement, plus efficacement le devoir sacré de la fraternité.

Dès lors, quels soins le cœur et la raison devront-ils apporter à découvrir et à utiliser ce moyen par excellence, et quelle formation parfaite devra précéder l'action pour qu'elle soit fructueuse! Car si la générosité du don est tout ce qui en constitue le mérite, son intelligente opportunité, est ce qui en assurera les bons résultats. D'ailleurs, la générosité même ne sera-t-elle pas en défaut chez ceux qui refusent sciemment la contribution de leur esprit à l'accomplissement d'une bienfaisance plus élevée? Le grand précepte évangélique de l'amour doit être le foyer intense où se réchaufferont toutes nos énergies, que notre bonne volonté ensuite devra canaliser dans les œuvres, de manière discrète et éclairée. C'est-à-dire, qu'il faut mettre au service du bien que l'on veut procurer au prochain, la même prudence, la même délicatesse, la même vigilance qu'on apporterait à édifier son propre bonheur, d'où

la nécessité pour nous mesdames, d'une formation vraiment solide.

Mais cette formation ne se peut acquérir comme on semble souvent le croire, par une contribution facile, donnée en amateur à quelques œuvres. Elle demande une préparation plus éloignée et mieux suivie. C'est parce qu'on l'a ainsi compris de nos jours que se fondent un peu partout et même dans les pensionnats, des cercles d'études, au programme desquels les questions sociales sont en honneur.

A cette étude sérieuse de nos grands problèmes sociaux, il faudra joindre pour parfaire cette formation, la pratique même des œuvres, faite sous une direction sage et éclairée: ce sera ici le véritable apprentissage de notre apostolat social.

Le champ d'action est vaste pour qui veut y employer ses forces et satisfaire sa soif du bien: la lutte contre l'alcoolisme, la mortalité infantile, l'immoralité des rues, etc., est tous les jours l'objet de généreuses initiatives. Consacrons à ces œuvres un peu de notre temps. Outre la formation que nous y acquerrons, nous y trouverons le bonheur de rendre service: car la main-d'œuvre manque pour faire le bien. Donnons aussi quelques heures chaque semaine aux cercles d'études, puisqu'il sont là pour éclairer notre esprit et affermir notre volonté.

Quant à la formation du cœur, elle remonte plus haut: il faut plus qu'un enseignement de la dernière heure pour s'entraîner à aimer son prochain selon la loi de l'évangile qui fut sociale au plus sublime degré.

Pour plusieurs, aimer son prochain, c'est l'aimer de loin, à travers les livres, derrière une aumône, avec des larmes et des paroles de compassion mais non comme le Maître nous a aimés, dans notre misère et notre faiblesse, notre ignorance et nos préjugés, dans nos souffrances surtout en les partageant.

Mais comme cet amour se dépose en germe dans le berceau, pour être cultivé avec tout le soin que l'on donne aux plantes les plus délicates, il appartient aux mères qui auront bien compris la grandeur de leur rôle social, de déposer et de cultiver pieusement dans le cœur de leur enfant le germe divin de la fraternité.—*G. Le Moyne.*

Chronique des Oeuvres

Fête d'octobre. — A la prochaine fête de la Fédération, qui aura lieu le 29 courant, au monument national, à 8 heures du soir, monsieur l'abbé Groulx adressera la parole. Nous savons avec quel empressement nos membres viendront entendre ce professeur de renom qui a groupé l'hiver dernier, autour de la chaire universitaire qu'il occupe à Laval, toute l'élite de notre société montréalaise. Sa science comme la justesse de ses vues s'allient chez lui avec un talent littéraire qu'une production récente met particulièrement en lumière. La direction du concert est confiée à Mme Héraly, dont le goût est si sûr et le sens artistique bien connu.

Nous recommandons aux membres des sociétés fédérées de se munir de leurs billets pour cette séance. Les abonnés de "La Bonne Parole" peuvent aussi y assister en présentant à la porte le dernier exemplaire du journal.

Le denier national. — A la séance du 29 octobre, se fera la distribution des prix aux personnes qui ont remporté le plus de succès dans la quête du Denier National.

On fera aussi à cette occasion le tirage au sort d'un cent piastres en or, et la recette qui en proviendra sera distribuée aux œuvres fédérées.

Kiosque des berceaux. — Le Kiosque des Berceaux a plié ses tentes avec les premières brises d'automne, et, comme des oiseaux qui émigrent, les bébés roses se sont envolés et les petits hamacs coquets où ils reposaient sont devenus déserts comme des nids abandonnés.

Que de bien cette garderie d'enfants en plein air a opéré cet été : que de vies précieuses ont été sauvées, que d'enfants rachitiques et débiles ont été rendus à la santé. Nos lecteurs trouveront dans le rapport présenté au congrès de Québec, par notre présidente, et que nous reproduisons plus loin, la statistique des résultats obtenus au Kiosque des Berceaux comme aussi des renseignements très instructifs sur l'intéressante "Ligue des petites mères."

Cours des associations professionnelles. — Les associations professionnelles entretiennent cette année comme dans le passé des cours professionnels, au profit de leurs membres. En voici une liste complète :

COURS DE L'ASSOCIATION PROFESSIONNELLE DES EMPLOYÉES DE MANUFACTURE.

Aux écoles ménagères provinciales : Art culinaire, coupe et couture.

Ecole Baril : Art culinaire, coupe et couture, broderie, mode, solfège, langue française et anglaise.

Ecole Jeanne d'Arc : Art culinaire, coupe et couture, langue anglaise.

Ecole Garneau : Art culinaire, coupe et couture, langue française.

Ecole Sainte-Hélène : Langue française, broderie, mode, coupe et couture.

Ecole Saint-Eusèbe : Langue française, coupe et couture.

Ecole Saint-Zotique : Art culinaire, langue française.

Ecole Saint-Edouard : Art culinaire, langue française.

COURS DE L'ASSOCIATION PROFESSIONNELLE DES EMPLOYÉES DE MAGASINS.

Ecoles ménagères provinciales : Art culinaire, coupe et couture.

Au secrétariat de la Fédération : Langue anglaise, comptabilité.

COURS DE L'ASSOCIATION DES EMPLOYÉES DE BUREAU.

Ecoles ménagères provinciales : Art culinaire, coupe et couture.

Secrétariat de la Fédération : Dactylographie et cours de préparation aux bureaux.

COURS DE L'ASSOCIATION DES FEMMES D'AFFAIRES.

Université Laval : Cours de droit commercial.

A l'Académie Commerciale du Plateau : cours de dessin.

Au secrétariat de la Fédération : Cours d'anglais.

Nous ne saurions trop louer nos associations professionnelles du sens pratique qu'elles déploient en perfectionnant l'instruction de leurs membres. La valeur personnelle n'est-elle pas la première condition de l'avancement dans une carrière et de la prospérité des foyers.

Gouttes de Lait. — Avec les mois d'automne vont se clore dans les différentes gouttes de lait, les concours de bébés. Outre le concours général institué par le Comité Central, plusieurs paroisses avaient institué des concours locaux. Dimanche, le 2 octobre avait lieu celui de la Goutte de Lait de Saint-Arsène. Une distribution de prix fut faite aux mères, qui ont assidument fréquenté la Goutte de Lait durant l'été ; des récompenses furent aussi données à celles dont les bébés étaient en meilleure santé, comme aussi à celles dont les nourrissons débiles au début du concours firent plus de progrès.

La distribution des prix fut faite en présence de M. l'abbé Marsolais, vicaire de la paroisse, des médecins, des dames de la Goutte de Lait, et d'une grande affluence de personnes. Les mères qui prenaient part au concours étaient là glorieuses, le cœur rempli d'un légitime orgueil en présentant au public ces beaux enfants, ces fronts purs et pleins de promesse qu'elles avaient entourés de tant de sollicitude, et, quand les applaudissement de la foule saluèrent dans ces enfants sains et vigoureux l'avenir d'une race, la mère savait bien qu'un hommage montait vers elle, et que c'était le triomphe de sa vie de dévouement et de sacrifice.

Les prix étaient nombreux et riches, et nul doute que ces démonstrations impressionneront les classes populaires et leur feront comprendre toute l'importance et la dignité de la vocation maternelle.

Un cours d'apologétique

pour les dames, à l'École d'Enseignement Supérieur,
1010, rue Sherbrooke Ouest.

"Les présomptions de la philosophie, l'arrogance de la science, l'impertinence de la critique, le positivisme de la sociologie, les prétentions de la démocratie, la malveillance des sectes, la vigueur de la tradition révolutionnaire, toutes les exagérations des tendances modernes en un mot, soutenues avec passion par les ennemis du Christ, colportées par la presse et par le livre, ont vulgarisé des objections que le chrétien doit résoudre" dit Frédéric Duval en parlant de la défense de la foi. Et c'est précisément l'objet d'un cours d'apologétique de résoudre les objections soulevées par notre esprit ou par les ennemis de la religion, contre les dogmes chrétiens.

L'apologétique ne cherche pas à élucider les mystères de la foi, mais elle donne des *raisons de croire*, d'adhérer à la révélation surnaturelle. Elle constitue cette science que saint Paul préconisait déjà quand il disait : "Que votre foi soit une foi *raisonnable*."

N'y a-t-il pas aujourd'hui plus que jamais besoin de ce trait d'union entre la pensée moderne et la source de vie profonde et seule véritable qu'est la foi religieuse? Pour notre bonheur individuel, pour celui de nos familles et de notre patrie, il nous faut des chrétiennes inébranlables dans leurs convictions. C'est pourquoi nous voudrions les voir nombreuses assister chaque mardi, à trois heures au cours du R. P. Loiseau. Son enseignement d'une clarté et d'une élégance toute française projettera une vive lumière sur la doctrine catholique et saura satisfaire, nous en sommes assurées, aux exigences de tous les esprits.

Ces causeries hebdomadaires porteront sur la valeur historique de l'Évangile, la divinité de Jésus-Christ et de l'église. Les lectrices de la "Bonne Parole" y sont tout particulièrement invitées.

Justine Hardel.

L'action sociale

et ses relations avec la santé publique.

Travail présenté le 13 septembre dernier par madame Marie Gérin-Lajoie, présidente de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste au congrès de la Canadian Public Health Association et des services sanitaires de la Province de Québec.

Je suis heureuse de me faire ici l'interprète des canadiennes-françaises et d'associer la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste au mouvement généreux que ce congrès va déterminer, afin d'assurer à la race canadienne cette force et cette vigueur indispensables à l'accomplissement de ses destinées : car, avouons-le, si élevé que soit l'idéal que nous poursuivons et si dégagé qu'il soit de la matière, sa réalisation cependant est conditionnée par la puissance d'action de cet instrument que la Providence a mis au service de notre pensée et qui s'appelle : l'organisme humain.

C'est cette conviction qui nous a incitées dans la Fédération à faire une place si large, sur notre programme, aux questions d'hygiène, et c'est, je crois, ce caractère de notre œuvre que l'on nous demande aujourd'hui de mettre en relief.

Les mesures que nous avons prises pour améliorer la santé physique et augmenter par là le bien-être de la société sont de trois sortes et ont trait :

- 1° A la lutte contre la mortalité infantile.
- 2° A la diffusion de l'enseignement ménager.
- 3° A la lutte contre l'alcoolisme.

Lutte contre la mortalité infantile. — Les Gouttes de Lait. — La mortalité infantile qui sévit à l'état de fléau dans notre province, et qui alarme à juste titre tous ceux que préoccupe l'avenir de ce pays, trouvait dans la métropole du Canada, dans Montréal, cette ville aux faubourgs populeux et congestionnés, un milieu propice à son action néfaste. Aussi les autorités publiques jetèrent-elles le cri d'alarme, et de concert avec les associations privées tentèrent-elles d'enrayer le mal.

Les initiatives surgirent nombreuses durant ces dernières années et les gouttes de lait se multiplièrent dans

les différentes parties de la ville.

Le résultat cependant ne correspondait pas aux efforts déployés. C'est à ce moment qu'un grand mouvement de centralisation se produisit chez les canadiens-français et que la lutte contre la mortalité infantile fut systématiquement organisée.

Notre association nationale était désignée pour assumer sa part de labeur et de responsabilité dans l'effort général qui allait être tenté pour maîtriser une situation devenue inquiétante. Le bureau d'hygiène, sous la direction de son chef, le Dr Boucher, groupa autour de lui toutes les bonnes volontés et utilisa l'action privée, tout comme les ressources officielles dont il disposait, il coordonna les énergies et créa un système d'ensemble qui en trois ans fit tomber le taux de la mortalité infantile de 21.53% à 18.26%.

Tandis que d'une part le Directeur du Département d'hygiène, aidé d'un conseil de médecins réunis dans un Comité Central, réglementait la Goutte de Lait, sa régie médicale, organisait la statistique et traçait un plan uniforme de conférences et d'enseignement aux mères de famille, par toute la ville ; nos femmes d'œuvres dans la Fédération donnaient vie à cette pensée et devenaient les instruments de sa propagation dans le public.

Les Gouttes de Lait étaient admirablement outillées pour fonctionner, mais les classes populaires en ignoraient le chemin, en méconnaissaient l'utilité, et la consultation restait trop souvent déserte. L'institution semblait devoir périr quand nos femmes comprirent qu'elles avaient un rôle primordial à jouer dans le geste qui se produisait pour opérer le salut national. Le public était apathique ; eh bien ! elles résolurent de façonner l'opinion publique et de créer une mentalité nouvelle.

Voici quelques articles du règlement du Comité de Lutte contre la mortalité infantile rédigés par la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste et sanctionnés par le Comité Central.

"La Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste fonde une Commission Centrale des Gouttes de Lait, de Montréal, afin de travailler avec le Comité Central des Gouttes de Lait de Montréal, section française, à enrayer la mortalité infantile, etc."

"Ses moyens d'action sont :

"1° La fondation dans chaque Fédération paroissiale d'un comité local qui se vouera à l'œuvre de la Goutte de Lait, selon le plan et la direction tracés par le Bureau Central des Gouttes de Lait, section française."

"2° Des conférences publiques aux mères de famille."

"3° Des leçons particulières d'hygiène aux membres des comités locaux dans le but de former dans chaque paroisse un groupe de femmes éclairées qui feront l'éducation maternelle en visitant les mères de famille à domicile et en les dirigeant vers les Gouttes de Lait."

"4° Des enquêtes paroissiales, faites d'après un questionnaire fourni par la Commission Centrale et destinées à faire connaître les causes qui paralysent trop souvent le fonctionnement des Gouttes de Lait et en détruisent l'efficacité, afin d'y remédier."

"La Commission Centrale se réunit le second jeudi de chaque mois, au secrétariat de la Fédération. Les déléguées y font des rapports et les intérêts des Gouttes de Lait y sont étudiés."

“Les résolutions de la Commission Centrale doivent être transmises au Bureau Central des Gouttes de Lait.”

“Le Bureau Central des Gouttes de Lait doit désigner à cette fin des membres qui siègent à date fixe avec une délégation de membres de la Commission Centrale sous la présidence d'un médecin délégué par le médecin directeur du Bureau Municipal d'hygiène, afin de traiter les questions d'intérêt commun, comme de discuter l'allocation de fonds aux associations féminines et d'adopter un plan d'action qui assurera la prospérité des Gouttes de Lait, etc., etc.

A l'époque où s'élaborait ce programme, nulle goutte de lait, si ce n'est celle de Saint-Henri ne recourait à l'aide des femmes pour fonctionner. Leur présence semblait pourtant tout indiquée dans une œuvre qui avait pour objet l'enfance. Nous résolûmes de combler cette lacune et de fonder des comités féminins partout où il serait possible de le faire. Puisque la mère de famille ne fréquentait pas la goutte de lait, il fallait aller la chercher et connaître la raison de son abstention; une enquête s'imposait. Dans l'espace de deux ans 2,341 familles furent visitées. En certaines paroisses, le travail fut si bien organisé que personne n'échappa à cette inspection. Le retour des feuilles d'enquête fournit peut-être la plus précieuse documentation qui soit sur l'alimentation de l'enfance à Montréal, et révèle en même temps le degré de culture de nos femmes en matière d'hygiène.

Tandis que d'une part, nous nous mettions ainsi directement en relation avec la mère de famille et que nous l'incitions à fréquenter la Goutte de Lait, de l'autre nous organisâmes des conférences sous la direction du département d'hygiène, conférences au nombre de 157 en deux ans, et auxquelles assistèrent 20,728 personnes.

Est-il besoin de faire mention du dévouement déployé par nos dames pour accomplir cet immense travail? Leur persévérance et leur esprit de sacrifice furent admirables. C'est dans les réunions mensuelles où chacune faisait son rapport en présence du Dr Boucher ou son représentant, que nous pouvions constater toute l'énergie qu'il avait fallu pour surmonter certaines difficultés. A ces réunions l'expérience mutuelle servait de leçon, chacune recevait des conseils, une direction, et on retournait à sa besogne, fortifiée, réconfortée, mieux préparée à mener à bien l'entreprise commencée.

Aujourd'hui la Fédération exerce son action sur 17 Gouttes de Lait. Elle en a réorganisé 9 et fondé 8 nouvelles. 4 Gouttes de Lait seulement restent étrangères à son influence.

Cette action conjointe des autorités publiques et des sociétés privées a eu le plus heureux résultat et permet de fournir le tableau suivant qui fait voir qu'aujourd'hui on maîtrise la situation et qu'on saura faire échec à la mortalité infantile dans l'avenir.

ANNÉE	NAISSANCES	DÉCÈS 0 à 1 AN	PROPORTION PAR 1000 NAISSANCES
1913	20495	4412	215,3
1914	21386	4201	196,4
1915	20693	3779	182,6

La moyenne des décès depuis 10 ans étant de 242,1 on peut constater que 1,200 enfants ont été sauvés en 1915 qui ne l'eussent pas été sans cette baisse à 182,6 dans le taux de la mortalité infantile.

La statistique donne une idée fort incomplète des résultats obtenus dans les Gouttes de Lait puisque la mortalité infantile y est beaucoup au-dessous de la moyenne fournie plus haut. Ainsi les décès par entérite qui sont de 20% par toute la ville, tombent à 5% dans les gouttes de lait.

Les succès obtenus ont incité à faire des innovations cet été et durant les mois de chaleur le département d'hygiène a confié à la Fédération l'administration d'une garderie d'enfant en plein air qui a pris pour nom: Le kiosque des Berceaux. Cette pouponnière située sur les terrains de jeu du parc Lafontaine, a mis à l'usage des tout petits, un coin tranquille sous les tentes. Des hamacs furent suspendus sous ces ombrages et les mamans vinrent y déposer leurs bébés. Une garde malade diplômée leur prodiguait ses soins, leur servait du lait pur, et, si la maman allaitait son enfant, elle pouvait lui donner le sein à l'abri des regards indiscrets. Les médecins donnaient la consultation à heure fixe, 527 mères de famille avaient inscrit leurs bébés, le 3 septembre, quelques unes firent au kiosque de nombreuses visites; on mentionne l'une d'elles qui y vint avec son bébé jusqu'à 36 fois durant l'été.

On profita de la grande affluence des femmes au kiosque pour y faire donner des conférences sur l'hygiène. Durant tout le mois d'août, ces conférences eurent lieu 4 fois la semaine. Deux fois c'était pour les mamans et deux autres fois pour les jeunes fillettes de 11 à 15 ans. Les jeunes filles furent bientôt organisées en société sous le nom de ligue des petites mères, et 80 s'inscrivirent. Leur zélée présidente parvint même à leur faire donner par écrit le résumé des conférences, et 15 d'entre-elles fournirent ainsi des devoirs; Oh! ces devoirs pendant les vacances, quel prodige! La Fédération s'efforcera de maintenir ce groupement et de former ces femmes de demain à l'accomplissement de leurs devoirs maternels. Le succès de la pouponnière en plein air semble appeler la fondation d'œuvres similaires dans tous les grands parcs de la ville.

Voici messieurs en résumé le travail accompli par notre association nationale pour combattre la mortalité infantile. Il convenait aux Canadiennes-Françaises de manifester leur patriotisme en se vouant à une œuvre de vie qui a pour objet de conserver aux foyers, le bonheur, et de donner à la patrie des fils pour la faire grande et prospère!

Le développement que j'ai donné à cette première partie de mon travail m'obligera à condenser ce qui me reste à dire sur les autres formes que nous avons données à notre activité dans la Fédération pour améliorer la santé publique.

L'enseignement ménager. — Grâce à l'organisation de ses associations professionnelles, la Fédération a été vite éclairée sur les véritables besoins des classes populaires et l'éducation de l'ouvrière, tant au point de vue technique et professionnel que familial, nous est apparue comme s'imposant impérieusement à notre attention. Aussi nos sociétés féminines ouvrières, tout en faisant place dans leur programme aux justes revendications dans le domaine économique et légal, prirent-elles, cependant, avant tout un caractère éducatif. En 1915-1916 elles faisaient fonctionner 33 cours sur l'Île de Montréal auxquels un millier d'élèves s'inscrivirent.

Faisant abstraction des cours techniques qui ne sauraient intéresser cette assemblée, je voudrais vous faire connaître ici ceux qui touchent à l'amélioration des conditions sanitaires de la famille et qu'on désigne sous l'appellation générale de cours ménagers et plus particulièrement de cours d'art culinaire, cours d'hygiène proprement dits et cours d'infirmières.

Ces divers cours, dirigés par les associations professionnelles des employés de bureaux, des employés de magasin, des employés de manufacture et des femmes d'affaires, avaient tous lieu à l'origine, aux écoles ménagères provinciales. Mais la grande extension que prit l'association des employés de manufacture rendit nécessaire l'ouverture de classes dans divers quartiers de la ville à la fois. La Commission scolaire mit alors gracieusement à la disposition de l'association ses différentes écoles, et l'enseignement ménager se donne aujourd'hui dans les paroisses de Sainte-Catherine, Maisonneuve, Hochelaga, Saint-Eusèbe, Saint-Zotique et Sainte-Hélène. Cette innovation fut des plus heureuses et l'œuvre prit bientôt un caractère paroissial.

Non seulement les ouvrières appartenant à l'association eurent accès au cours, mais toute personne désireuse de profiter de l'enseignement, obtint la permission de les fréquenter, moyennant une légère rétribution. Beaucoup de mères de famille profitèrent de ce privilège.

Afin de stimuler le zèle des étudiantes, nos associations ne négligent aucun moyen d'encouragement; on tient compte des présences, à la fin de l'année des récompenses sont distribuées, des expositions de travaux ont lieu, que visitent un grand nombre de personnes et dont l'inauguration est faite avec beaucoup de solennité.

Les leçons sont données par des professeurs diplômés. Le cours d'art culinaire est sous la direction de maîtresses des écoles ménagères provinciales, c'est dire que tout y est fait avec méthode et réflexion. Les menus sont étudiés au point de vue physiologique, et ce qui est très important pour les petits budgets, le prix de revient de chaque plat est donné.

A certains jours, le cours d'art ménager est remplacé par un véritable cours sur l'hygiène donné par un professeur de l'université Laval. Depuis la guerre, les employées de bureau ont inscrit à leur programme un cours élémentaire d'infirmières et de premiers soins aux blessés. Inutile de dire l'actualité de cet enseignement et les services qu'il rendra à de futures mères de famille.

Tout ce travail d'éducation entrepris par nos ouvrières et maintenu depuis bientôt 6 ans a nécessité de leur part de très grands sacrifices, et elles ont fait preuve d'un courage peu ordinaire. Non seulement celles qui ont suivi les cours, ont pris pour étudier, sur leurs loisirs, après de rudes journées de labeur, mais les associations ont soutenu de leurs seuls deniers cette œuvre immense. L'étendue de cette entreprise semblait cette année avoir épuisé leurs ressources, quand les autorités publiques vinrent à leur secours, et la Commission scolaire de Montréal leur octroya cette année un subside de \$1,500 qui leur permettra de consolider et d'étendre une œuvre appelée à rendre de si grands services aux classes populaires.

Lutte contre l'alcoolisme. — Dans une enquête que nous faisons en 1907 auprès des œuvres de bienfaisance de la ville, afin de connaître les causes les plus ordinaires de la misère, et de pouvoir ensuite les enrayer, l'alcoolisme fut unanimement désignée comme engendrant tous

les maux. Il nous semblait donc rationnel d'attirer l'attention de toutes nos femmes d'œuvres sur ce fait, et de leur demander un effort commun pour tarir la source des infirmités et des malheurs innombrables qu'elles s'efforçaient avec tant d'ardeur de soulager. Un comité fut en conséquence constitué qui se donna comme objet de combattre l'intempérance.

L'observation nous fit bientôt comprendre que l'action individuelle auprès des alcooliques et de la génération qui grandissait serait infructueuse si nous ne supprimions pas l'occasion qui entretient le vice. Or, la buvette était là, debout, avec son attrait fascinateur sur les foules et c'était elle, la grande coupable, qui incitait à boire. C'était donc à elle qu'il fallait s'en prendre, elle qu'il fallait renverser. Mais pour cela il fallait une législation qui fit brèche dans la forteresse du vice. Nous entreprîmes de l'obtenir, et, malgré les sourires sarcastiques de ceux qui nous virent partir en guerre, nous présentâmes en 1908 un projet de loi à la législature, tendant à obtenir une diminution dans le nombre des licences. Notre demande était accompagnée de 60,000 signatures recueillies à la hâte en dix jours de temps, car la fin de la session approchait. Or, malgré la perspective d'une élection et le discrédit que les hôteliers cherchaient à jeter sur le gouvernement, nous trouvâmes un député assez hardi pour se faire le parrain du bill et bien plus, le texte que nous avions rédigé fut subitement intercalé dans le bill du gouvernement, et la mesure passa. Le triomphe était complet et inespéré. C'est ainsi que s'exprimait, en chambre, le trésorier provincial, lors de la passation du bill.

"Je désire remercier mon honorable ami, le député de Gaspé, pour l'étude et l'attention données par lui dans la préparation du bill No 189 (ce bill était le nôtre), soumis à l'attention de cette chambre avec son éloquence et sa perspicacité bien connues. Nous avons profité de son étude et incorporé plusieurs de ses suggestions dans le bill du gouvernement.

"Je suis également heureux de pouvoir louer les efforts qu'ont faits plusieurs citoyens marquants pour cultiver l'opinion publique en rapport avec le mouvement de la tempérance. Parmi ceux-ci, nuls ne sont plus dignes d'éloges et de louanges, que ces dames éclairées et animées d'esprit public qui ont donné beaucoup de leur temps et de leur énergie à favoriser le mouvement. Je n'exagère nullement quand je dis qu'un principe approuvé par les femmes du pays devra assurer la réforme morale et le progrès."

Heureuses des résultats obtenus, mais sachant combien il serait difficile de faire l'application immédiate de cette loi, nous formâmes un comité de vigilance, qui pendant plusieurs années surveilla l'octroi des licences et leur transport, et chercha par tous les moyens légaux à en diminuer le nombre, notamment, à apprendre aux électeurs le pouvoir qu'ils possèdent de s'opposer à l'établissement de buvettes dans leur arrondissement. La conférence fut aussi employée pour faire l'éducation populaire.

Enfin, la grande vague de tempérance qui se répand dans le pays, et qui ruine l'influence des hôteliers a donné quelque répit à notre comité. Cependant il se tient toujours aux aguets et est prêt à intervenir chaque fois qu'il peut contribuer au succès de la cause qui lui est chère. Ainsi l'hiver dernier, il est intervenu avec les différentes sociétés de tempérance pour démasquer la disposition perfide que contenait un bill ayant pour objet de

substituer le vote provincial au vote municipal dans les questions de tempérance, afin de faire disparaître de la liste électorale toutes les femmes qui y étaient inscrites. Le coup s'il eût réussi eût fait perdre à la cause de la tempérance ses meilleurs adeptes.

Messieurs, je sens le besoin de m'excuser ici d'avoir retenu aussi longtemps votre attention. Ai-je répondu à votre programme et ai-je suffisamment fait ressortir la relation qui existe entre l'action sociale et la santé publique?

Ne pensez-vous pas que les institutions diverses d'un pays, qu'elles s'appellent sociétés savantes ou œuvres philanthropiques, sont, dans la vie nationale, comme les organes d'un même corps; que des relations étroites les unissent entre elles, malgré la diversité de leurs fonctions; qu'elles sont dans un état de dépendance, les unes envers les autres, et que leur jeu harmonieux, leur bon fonctionnement dépend souvent de l'intelligence que l'on donne à cette conception des choses. De là, l'opportunité de ces études faites en commun par les œuvres réunies, et la détermination de mouvements d'ensemble qui introduisent dans l'activité générale une économie d'énergies et acheminent vers de grands et merveilleux résultats.

Marie Gérin-Lajoie.

JOURNÉE D'ÉTUDE

Des cercles de jeunes filles canadiennes françaises

23 mai 1916

tenue à l'École d'Enseignement Supérieure, 1010, Sherbrooke, ouest.

Les Œuvres

auxquelles les cercles d'études peuvent corroborer.

En sociologie, nous n'avons fait encore que lire les livres grands ou petits qu'on nous a mis dans les mains. Cependant nous nous sommes rendues compte que l'apostolat social s'impose à nous comme un devoir: nous sommes disposées au cercle Marguerite Bourgeoys à recevoir une formation sociale de même qu'à chercher activement les travaux pratiques et plus adaptés aux nécessités et au caractère de chaque localité.

Œuvres dans les paroisses rurales. — *Cercles de fermières.* — Dans les paroisses rurales, nous suggérons comme œuvre sociale, les cercles de fermières. — Il faut que la femme maîtresse fermière ait aussi sa littérature. — J'insisterai plus fortement sur les cercles de fermières car il me semble que si l'on veut enrayer le mal social dans sa racine, si l'on veut parvenir à répondre aux besoins qui se font de plus en plus impérieux autour de nous dans nos villes, il faut, dis-je par les cercles de fermières travailler à faire aimer la ferme par l'étude de l'agriculture ou autrement dit, l'étude de la nature.

Combien de jeunes filles finiront par comprendre qu'elles sont infiniment mieux maîtresses d'elles-mêmes sur une ferme, que prisonnières de manufacture. — Cette étude de la nature ne consisterait pas en un cours suivi de Botanique, d'Entomologie, de Géologie, etc., etc. — Elle prend les choses qui nous environnent, exerce l'œil et l'esprit à voir et à comprendre les choses ordinaires de la vie, elle a pour résultat direct non pas tant l'acqui-

sition du savoir que l'établissement d'une sympathie vivace, d'un amour réel pour tout ce qui nous entoure. — Aujourd'hui, une pierre, demain un rameau, un oiseau, un insecte, une fleur. — Les objets à étudier dans la nature se présentent à nous sous mille formes diverses. — Ces exercices seront courts, mais auront pour effets de faire aimer la nature et faire comprendre aux jeunes gens de la campagne le grand rôle que joue l'agriculteur dans la société au point de vue des desseins de la Providence et inculqueront facilement aux intéressés le respect pour l'agriculture et les notions de cette grande science. — Dans l'étude de l'avenir nous voyons chaque ferme du voisinage transformée en une leçon de choses de réussite ou d'insuccès. — Pourquoi tel cultivateur réussit dans la culture des fruits, tel autre dans la production du lait, etc., etc. — Chaque membre ferait profiter de son expérience personnelle les autres membres.

Au cercle on leur donnerait aussi des cours de comptabilité aussi simple que possible, mais pratique, ce qui est indispensable à la fermière soucieuse de ses intérêts.

Enfin, l'enseignement ménager qui est aussi utile pour les jeunes filles de la campagne que pour celles de la ville. — Leçons d'hygiène infantile, soins de propreté, petites industries de la maison. — Dans les villages éloignés des grands centres où les personnes n'ont pas toujours l'occasion de savoir ce que leurs voisins font en fait de travaux manuels. — Pour résoudre cette difficulté, le Journal d'Agriculture engage nos canadiennes à faire partie de l'association appelée "Corporation Canadienne des Métiers domestiques." — Le journal publié par le Ministère de l'Agriculture de la Province de Québec dit dans son numéro du 15 avril dernier, "que cette société a pour but de protéger nos métiers domestiques et à l'occasion de restaurer ou faire revivre certaines industries des pays, son organisation lui permet de prendre contact avec l'artisan isolé, de découvrir et d'utiliser les talents des personnes capables de conduire et de maintenir à un haut degré de qualité, ce genre de travaux dans le pays.

Œuvres sociales appropriées aux petites villes. — Nous suggérons un cercle d'études générales pour les jeunes filles de la classe instruite. — Ils favorisent celles qui aiment spécialement l'étude et qui désirent étendre leurs connaissances. Elles y reçoivent d'une part, une direction, des conseils, un enseignement spécial, d'autre part, elles donnent leur collaboration personnelle à l'éducation de leurs amies par des lectures sérieuses et choisies, des travaux, des expériences et réflexions sur les sujets indiqués; cette formation n'a pas seulement pour but de les rendre meilleures ou plus instruites, mais de les préparer à remplir leur rôle social avec autant d'intelligence que de cœur, afin de leur faire acquérir une saine, durable et chrétienne influence. — Beaucoup de personnes n'ont pas le bonheur de recevoir ce complément d'éducation, beaucoup d'autres placées dans de modestes situations n'ont pas le temps, ni les lumières nécessaires pour rayonner autour d'elles; c'est pour toutes celles-là que les jeunes filles qui en ont le loisir doivent s'instruire, afin de faire bénéficier les autres de leur formation.

Les cercles paroissiaux pour les jeunes filles de la classe ouvrière. — Il faut voir les promenades qui se font sur les grandes rues, les beaux dimanches après-midi. — Les rues commerciales sont plus fréquentées qu'en un jour de marché, on sent que les manufactures sont vides ces jours-

là. — Combien de jeunes ouvrières profiteraient des bonnes leçons qu'elles recevraient du cercle paroissial. — Elles apprendraient qu'il y a quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus noble qu'un beau chapeau et une robe de soie.

L'enseignement ménager leur apprendrait qu'un salaire ne doit pas tout passer en toilette, que l'économie est une vertu sociale, vertu de famille, mais aussi et surtout une vertu individuelle, car celui qui épargne se prive, en se privant il se retient sur la pente des plaisirs immodérés; il faut donc en cela acte de tempérance, de prudence et de fermeté, enfin elles apprendraient au cercle que l'épargne seule fait l'honneur sûr de son lendemain.

Les patronages pour les jeunes filles de familles pauvres — A l'heure actuelle, les patronages pour les jeunes filles de familles pauvres, doivent être non seulement des patronages de préservation, mais aussi des patronages de formation, car il faut savoir que si nous avons à prémunir moralement et matériellement ces jeunes filles, nous devons aussi pourvoir à leur formation intellectuelle, rendue insuffisante par la trop brève fréquentation de l'école ou du couvent. — Tout en réunissant ces jeunes filles, en les distrayant d'une manière saine et honnête, ces patronages pourraient tendre en un mot à développer leur foi et leur raison, à renforcer leur convictions religieuses et morales, en même temps contribuer à leur formation intellectuelle, même sociale par des exercices et par un enseignement pratique et d'actualité.

Le foyer. — Le nombre toujours croissant des jeunes employées de magasin, de bureau, de téléphone, etc., demande un foyer; le besoin en est si urgent, que les religieuses du Précieux Sang ont disposé à cet effet une de leur maison près du monastère, à Sherbrooke. — Outre un abri toujours sûr, ces jeunes employées trouveront là un logement convenable, confortable. Dans l'atmosphère de fraternité, de quiétude qui règne généralement dans ces institutions, grâce à la communauté de vie et d'intérêts qui les rive les unes aux autres, elles pourraient s'y faire presque un second chez-elle.

Une *caisse de dotation* telle qu'il vient d'en naître une à Lévis, semble être une excellente initiative féminine: elle habitue les jeunes filles à l'épargne et leur fait prendre conscience des responsabilités qui les attendent et auxquelles elles doivent se préparer. Le but de cette société est donc de faire en sorte qu'une jeune fille laborieuse, honnête, économe possède au moment de son établissement dans le mariage ou dans la vie religieuse de quoi se préparer un trousseau convenable et, aux heures critiques, de pouvoir faire face aux éventualités de la vie.

L'assistance par le travail, c'est-à-dire l'ouvroir. — Nous sommes à déplorer chez nous comme ailleurs, le nombre trop grand de mendiants parasites, et certains abus commis par la classe pauvre. L'ouvroir pourrait combattre ces abus d'une façon pratique en procurant à ces pauvres du travail, et même en les formant à des travaux utiles. — C'est donc une initiative qui devrait être favorisée par la classe aisée, en y donnant des commandes d'ouvrages et les fonds nécessaires à son succès.

Une organisation analogue aux *conférences Saint-Vincent de Paul* pour la visite à domicile des femmes et des enfants pauvres, afin, non seulement de leur procurer de la nourriture et des vêtements, mais surtout de les

consoler, de les encourager, de les engager au bon ordre qui doit régner dans toute famille, et de leur inculquer les principes religieux et moraux qui leur manquent parfois.

Les syndicats ou *associations* des employées de manufactures. — D'autres genres d'abus ont été récemment aperçus dans certaines manufactures de notre ville. — Par des enquêtes on a trop malheureusement constaté l'insuffisance du salaire féminin et l'exploitation de la jeune fille par des intermédiaires. — Le seul remède à cette situation se trouve dans l'organisation professionnelle, car l'ouvrière isolée est impuissante; si l'on veut d'ailleurs que la jeune ouvrière devienne un jour une femme vaillante, une véritable mère de famille, il faut aujourd'hui la protéger, la défendre contre les dangers multiples auxquels l'exposent sa faiblesse et son inexpérience. — Seuls les syndicats peuvent solutionner l'angoissante question du travail féminin. — Par un règlement, une entente avec les patrons qui leur garantirait l'amélioration de leur condition en même temps qu'un salaire fixe raisonnable, leur permettant de suffire au moins à leurs besoins essentiels, on commencerait à réagir contre ces abus analogues à ceux du sweating system, tout en jetant dans la classe laborieuse des bases de prospérité.

Enfin, les œuvres ordinaires déjà établies *de charité*, elles ne manquent pas dans Sherbrooke et toutes se dépensent pour le soutien des hôpitaux, de la Croix-Rouge, de la Crèche, l'Œuvre des Tabernacles et d'autres encore.

Au cercle Marguerite Bourgeoys. — Nous avons créé un comité spécial d'œuvres auquel les membres sont libres d'appartenir, nous n'en sommes encore qu'à ce degré.

Dans ce comité, nous nous préparons à prêter un concours efficace à la formation, à la direction et à l'instruction des cercles paroissiaux ou à d'autres œuvres similaires. — En vue de cet apostolat social nous nous formerons d'abord par l'observation autour de nous et sur nous-mêmes, par la réflexion, enfin par la coopération d'idées, d'efforts de travail, afin d'apporter un jour à la solution de la question sociale, avec notre dévouement, notre expérience et notre savoir.

Alice Campbell,

(Cercle Marguerite Bourgeoys de Sherbrooke.)

L'épreuve

Tout courage devant ton courage s'incline,
Noble France debout sous l'ouragan de fer!
Quel chef est comparable au tien, dans cet enfer?
Et ton petit soldat, quel soldat le domine?

Une gloire inconnue aux autres t'illumine,
Qui, dans les sombres jours, ravive son éclair!
Tu ne périras pas: aujourd'hui comme hier,
Ton sort miraculeux est dans la main divine!

Dieu qui t'aime et se sert incessamment de toi
Pour répandre au lointain la semence de foi,
Aidera ton génie et soutiendra tes armes!

Le sacrifice est grand qu'exigent les combats;
Mais il t'élève plus que nul autre, ici-bas,
Dans la pourpre du sang et la clarté des larmes!

Albert Lozeau,

(Lauriers et Feuilles d'Erables.)

“Princesses de science.”

“Princesses de patriotisme” (1).

Madame la Présidente,
Mesdames,

En donnant à une œuvre dont le charme de la forme augmentait encore la puissance de la pensée, le titre de “Princesses de science,” Mme. Colette Yver a voulu anoblir la classe des intellectuelles qui est bravement montée à l’assaut de la science, et lui décerner ainsi des lettres de noblesses qui seraient désormais inscrites aux archives des siècles. Personne ne saura traduire les aspirations féminines avec plus d’élégance, de vraie grandeur et de sincère détachement que l’auteur des “Dames du palais,” des “Sables mouvants,” de “Comment les reines s’en vont,” de “Princesses de science.”

Elle ne fait pas le procès de son sexe ; elle ne tente pas non plus de l’innocenter de ses travers ; elle se contente d’assister à l’évolution très digne des ambitions féminisme ; elle en note les succès et les revers avec une égale impartialité ; elle raconte l’histoire de ces “intellectuelles” dont la science n’a nullement entamé la sensibilité et qui sont devenues des médecins fameux, des avocats remarquables sans renoncer à leurs prérogatives de femmes, à leur droit d’être aimées. Mme. Colette Yver raconte l’histoire d’êtres jeunes, beaux et sains qui se sont rencontrés à l’amphithéâtre ou au palais, se sont aimés, se sont associés, sans toutefois que la femme ait renoncé à son droit de briller, droit qu’elle a acquis par son intelligence et son labeur. Pourtant le jeune docteur Fernand Guéméné ne craint pas de demander à sa belle confrère Thérèse Herlinge qu’il aime de toute son âme passionnée, la renonciation à la science et à la gloire, pour lui faire le don absolu d’elle-même, pour être une *vraie femme* !

“Une vraie femme !” s’écrie alors la doctoresse. Mais je le suis, je pense, puisque j’ai conquis toute l’intellectualité possible ! La demi-femme est celle dont le cerveau reste atrophié !” Ces phrases marquent toute l’évolution féminine de ces dernières années, et elles indiquent clairement que la vraie femme n’est plus absolument celle qui voile son cerveau et enténèbre son intelligence, mais celle qui va résolument vers la lumière et réclame sa part, très large, au soleil !

Le docteur Guéméné que l’intellectualité de Thérèse Herlinge a conquis, ne veut cependant pas que sa femme partage avec lui la clientèle, s’associe à la besogne rude du médecin, il a un tout autre idéal qu’il exprime avec une mâle et sincère éloquence : “Je suis un homme, je cherche ma compagne pour faire ma vie avec elle, parce que c’est la loi, qu’il me faut un foyer, et une gardienne à ce foyer. Je veux bien trimer tout le jour, courir de maison en maison, ausculter des cœurs, délivrer des femmes, palper des nouveaux-nés, constater des décès ; mais à condition que cette partie assommante de la vie qu’on appelle le métier, une fois accomplie, je trouve une maison douce et une amie qui m’y attende” . . . “J’ai rêvé, — lui dit-il, — d’un

(1) Conférence donnée à Ottawa, sous la présidence de madame Louis Coderre, puis successivement à Kamouraska, Rimouski, au Cercle “Jeanne d’Arc,” et devant l’association des employées de bureaux.

tel bonheur auprès de vous dans la traditionnelle intimité conjugale, et ce bonheur que je souhaite, il est de tous les temps, parce qu’il est sain et naturel . . . Je ne suis pas un rétrograde, — ajoute-t-il, je veux les femmes libérées, lucides et pensantes . . .” Alors Thérèse pose tout le problème inquiétant en cette simple interrogation : — “Pourquoi réclamez-vous de moi ce que vous auriez bien garde de me donner : la vie intégrale ? — Vous estimeriez — à bon droit — mes prétentions excessives si j’exigeais de vous, en gage d’amour, l’abandon de votre carrière ? Pourtant je suis médecin au même titre de vous ; nous avons fait des études semblables ; je possède des diplômes pareils aux vôtres” — Alors la voilà, la femme nouvelle qui ne renoncera pas aisément à sa conquête, et devant laquelle l’amoureux, après de lourds combats intérieurs, finira par abdiquer, ébloui par cette force neuve qui annihile son vouloir d’homme. Il appellera la femme qu’il aime et à bout de fièvre, il cèdera en lui criant : “Je ne peux plus vivre sans vous avoir . . . au moins un peu !”

Et la “Princesse de science” triomphe ! Puis ils allèrent chacun de leur côté, vers les malades, les cliniques, les laboratoires et les hôpitaux ; lui déçu et humilié, elle fière et heureuse, préparant des thèses, cherchant des formules, jusqu’au jour où Thérèse dut se courber sous la loi naturelle et entrer dans un rôle nouveau dont la grandeur hélas ! lui échappa, et révoltée, elle donna la pénible impression d’une déviation morale qui devait attrister dans toutes ses délicatesses affectives, l’être d’exception qu’était Fernand Guéméné. — Alors, ce traditionaliste qui avait le respect impressionnant de la maternité, sentit combien il avait manqué son rêve dans ce mariage anormal, et il ne trouva que ces mots pour se plaindre : “Ma pauvre Thérèse ! Ma pauvre Thérèse !”

Et l’enfant vint, si la mère l’aima, le père, lui, l’adopta jusqu’au plus profond de son être, et il ne put comprendre que pour ce petit, la femme ne sut se sacrifier. A cette phase de sa vie, quels que soient les ménagements que Mme Colette Yver emploie pour sauver son héroïne de notre mépris, elle nous devient antipathique, je dirai même odieuse. Et lorsque l’enfant meurt victime de cette mère, qui lui avait refusé son lait, ses soins, pour courir vers son haïssable profession, nous ne comprenons plus que la douleur du père ; celle, pourtant sincère de la doctoresse nous paraît juste comme une punition. Alors s’établit dans le cœur de cet homme une sourde rancune contre la femme, qui avait renié sa fonction maternelle, et maintenant, retournait vers l’activité de sa vie, désertait de plus en plus son foyer, oubliait d’être là, quand l’époux avait besoin de poser amoureusement sa tête fatiguée sur une épaule amie. Et il souhaita se détacher d’elle complètement.

Il arriva ce qui devait arriver, Guéméné que les hasards de la vie professionnelle avait rapproché d’une femme, jeune, belle, aimante et dévouée, rêva éperdûment à l’amour de cette créature exquise qui comprenait son idéal et s’attachait à son succès, alors que l’épouse, elle, ne songeait qu’à sa propre gloire, inconsciemment fière de ravir parfois le client du mari. Il fallait nécessairement à Mme Colette Yver un talent peu ordinaire, et une délicatesse de touché, pas du tout banale, pour sauver son héroïne de notre totale antipathie, et nous pouvons dire, à sa louange absolue, que Thérèse Herlinge, cette princesse de science à l’âme fière, aux aspirations hautes, aux

sentiments généreux rayonne à travers toute cette crise, non comme la femme déçue, mais comme la femme nouvelle : celle qui a conscience de sa force, et veut mettre à profit les merveilleuses ressources de son être intelligent.

Dans toute vie de femme, si forte que soit sa volonté d'indépendance, le cœur joue le rôle principal. Thérèse ne put échapper à la loi commune, celle que Dieu a voulu dans la nature, afin qu'il se créât quelque bonheur à travers les vies tourmentées, et cette femme qui avait tout renié pour rester attachée à la profession choisie, abdiqua humblement comme une toute petite fille le jour où elle sentit que tout s'en allait... Sachant que sa rivale la valait intellectuellement et moralement, elle n'hésita pas, alla vers elle, résolue à lui demander le grand sacrifice de son amour. Elle posa le douloureux problème de son âme, sans faiblesse et sans détour, avec cette franchise et cette loyauté qui sont les grandes vertus des "Princesses de science."

L'amie de Guéméné qui l'avait consolé aux heures rudes, reçut, sans rougir, cette rivale que la vie lui donnait, et rien ne révèle mieux la noblesse de certaines âmes féminines que cette entrevue admirablement narrée par Colette Yver :—

"Pendant que je me trouvais heureuse, avoue Thérèse, mon mari ne l'était pas. Le partage de ma vie a été sa peine constante. La punition vint vite. J'avais un beau petit bébé que j'ai perdu, peut-être, je n'ai jamais eu le courage d'en convenir, par ma faute. Et le mari que j'aimais, je l'ai perdu aussi... Puis elle ajoute : "Voilà l'orgueilleuse et hautaine femme que vous avez devant vous, madame ; elle vous dira toute sa peine et toute son humiliation comme elle le dirait à l'amie la plus fidèle. Vous pouvez me comprendre, je le sais, et c'est pourquoi je vous ai choisie. Mon mari qui a souffert à son foyer, qui a vu périr son rêve, m'a retiré son cœur et l'a donné à une autre femme. Cette femme, je la connais, je l'estime, mais je la juge.

"Elle m'a pris mon bonheur, elle le tient dans ses mains ; peut-être s'y croyait-elle autorisée par mon peu de soin à le conserver. Mais que feriez-vous, madame, si une femme en avait osé pareillement à l'égard de votre cœur, de votre amour, du mari que vous aimeriez passionnément ?"

Alors cette madame Jourdeaux à l'âme douce et à l'amour pur et grand, répondit, sans honte : "Peut-être serais-je allée trouver cette autre femme en toute loyauté ; et si elle n'était pas coupable, si elle n'avait à se reprocher qu'un sentiment très pur, sans faute, sans tache, elle m'aurait reçue comme une amie. D'aimer le même homme, nous aurions pu beaucoup souffrir ; mais moi, je ne l'aurais pas méprisée..."

Et celle qui n'avait aucun droit, s'effaça de la vie de Fernand Guéméné, laissant la place libre à l'épouse souveraine qui avait tout sacrifié à son amour, enfin !

Dans les "Dames du palais," même thèse, même situation, même problème, et solution identique. La femme qui a connu le triomphe de la science et du succès sent la nécessité de l'effacement volontaire, et ce n'est qu'à bout de souffrances, qu'elle comprend enfin que la femme mariée a un premier et sacré devoir à remplir : celui de rendre heureux l'homme qu'elle aime, et Henriette Véline tout comme Thérèse Guéméné aboutissent avec une fierté bien au-dessus du triomphe personnel à cette abdication entière et consciente de leur personnalité rayonnante

pour redevenir ce que la nature les a voulues : de vraies femmes assujetties de par la sensibilité et la tendresse de leur être à un idéal de sacrifice, de dévouement et d'effacement.

Les héroïnes de Colette Yver ont voulu être des féministes, elles ont su rester ardemment féminines, parce que le génie latin qui les animait, les a préservées de l'odieux et du ridicule. Elles sont aussi des catholiques ; elles se marient à l'église et répudient le divorce. Certes, ce ne sont pas des pieuses, mais pour avoir reçu le don divin, à l'aurore de leur vie, elles en gardent le rayonnement à travers toute la vie, et le flambeau de la foi, projette sur leur route, et discrètement l'éclaire et la dirige. Ces livres sont une belle mise au point du féminisme français, féminisme dont nous ne saurions méconnaître l'importance, ni nier l'influence, féminisme raisonné et pacifique qui restera à l'honneur du féminin et n'en altérera nullement la délicatesse et la beauté, tandis qu'on évoquera avec malaise et horreur les erreurs hystériques et les débordements sans nom de féministes d'autre race, et hélas ! d'autre allure qui ont donné l'odieux spectacle d'une folie criminelle. Les Françaises, elles, ont progressé, sans décheoir ; et si peu féministe que je sois, mesdames, je ne puis cependant me retenir d'admiration devant l'ascension digne et éclatante de leurs aspirations. En adoptant les idées nouvelles, en réclamant des droits, en somme fort peu disputés, les femmes de sang français n'ont pas renoncé à la faiblesse charmante et si essentiellement féminine qui les ramène à l'heure où elles ont le plus voulu s'en éloigner, au rôle sacré et glorieux de la femme.

Y a-t-il encore du féminisme au sens que ce mot comporte de revendication plutôt masculine ? En ces temps-ci où l'endurance de l'homme est soumise aux plus cruelles tortures que l'humanité ait jamais eu à subir, il n'y a plus, et vous le sentez bien, mesdames, que la compagne de cet homme martyrisé qui souffre là-bas pour le triomphe de la civilisation et de la justice. — L'égalité de cet homme dans la vie ? Sous le rapport de l'intelligence et du cœur, je réponds sans hésiter : oui, sous le rapport de la puissance et de la force, il serait injuste de le prétendre. Il n'y a pas de femme dans les tranchées n'est-ce pas ; il n'a pas de femme où l'on tue. Et pourtant les femmes aussi sont à la guerre ; elles servent ! Vous les trouverez au chevet des blessés, auprès des berceaux, consolant des mourants, apaisant des vieillards, dorlotant des bébés. Elles ont repris tout naturellement leur vrai rôle qui n'est ni moins beau, ni moins noble que celui de l'homme, qui est autre, voilà tout, et qu'elles ne songent pas à désertier aujourd'hui que la patrie a besoin de tous ses enfants ! Elle peut d'ailleurs, avoir la fierté de ces hommes qu'elle a créés et élevés dans le courage et le patriotisme, de ces hommes qui sont sortis de ses entrailles et de son âme, et qui étonnent aujourd'hui par l'héroïsme de leur résistance, la beauté de leur attitude et la force de leur génie guerrier. Et la preuve que la femme de France, si préoccupée, qu'on l'ait crue un moment, d'une gloire incompatible avec ses fonctions maternelles, la preuve que la femme de France n'a jamais déserté son rôle magnifique, c'est qu'au jour de l'épreuve, la race qu'elle avait formée, et dont le monde doutait, s'est levée unanime et grandie, pour donner aux peuples incrédules, le spectacle unique d'une force morale que le sacrifice haussait jusqu'au sublime. Certes, de toute cette gloire qui rayonne et

illumine aux quatre coins du monde, la femme peut revendiquer sa part, puisque c'est elle qui a enfanté et élevé cette génération de héros. Voilà, mesdames, du féminisme du vrai, le seul qui soit compatible avec nos instincts et les besoins de notre cœur, celui-là même que les femmes du beau pays de France ont admirablement pratiqué.

Faire des hommes, voilà le rôle sacré de la femme, celui auquel elle ne saurait se dérober, sans devenir un être nuisible et même dangereux pour l'équilibre de la race. Et pour parfaire cette œuvre que la nature généreuse nous a confiée, imitons nos sœurs de France, ne dédaignons ni la science, ni l'étude, car il nous faut bien comprendre que l'ignorance est une faiblesse honteuse qu'il faut répudier. Je sais des femmes qui se scandalisent d'un livre bien écrit, s'il est signé d'un nom féminin, et qui dépendent leur vie à se parer et à parader. Elles n'ont ni le souci de leur intérieur, ni celui de leurs enfants; elles s'imaginent sottement qu'elles ont été créées pour l'unique plaisir des yeux, et que toute leur mission est de se montrer jolies. Êtres de futilités, d'astuce, de démoralisation qui sont autrement que les savantes, les plaies de la société moderne qu'elles encomrent de leur insignifiance. A celles-là, mesdames, je vous l'avoue, je ferais bien volontiers la guerre, tandis que la "Princesse de Science" si téméraire que soit son idéal, attire au moins notre respect, quand sa vie est digne, et qu'elle a le seul tort d'être uniquement une cérébrale.

Ici, la femme, à quelques exceptions près, pratique un féminisme de charité, elle est l'apôtre qui défend les humbles, les souffrants et les méprisés; et si ardent que soit son apostolat, il ne s'écarte presque jamais de l'action purement bienfaisante. Nos femmes sont donc des passionnées de la charité, et le désastre qui gémit en nos pays si chers de Belgique et de France, devait provoquer en leur âme ardente, un élan de dévouement qui fut digne de nous, et de la race dont nous sommes sortis.

L'hommage à la France fut une explosion d'amour que nous révéla à nous-mêmes la force et la profondeur de notre sentiment. Je devais communier à ce culte-là, et jamais je le crois, souvenir plus vibrant et plus intime ne s'exprima en des mots plus simples et plus sincères que ceux de ces lettres venues de tous les points français de notre pays, des limites du Nord-Ouest aux confins du Labrador, et qui clamaient: Vive la France! Oh, comme je compris alors que toute tentation d'assimilation de la race devait échouer, et combien je m'en réjouis! Ceux qui veulent nous réduire n'y parviendront jamais, parce que nous avons derrière nous un passé qui nous réclame, et que de ce passé, nous restons éperduement fiers! Et puis, nous recevons en ces temps-ci, de la France même, la plus grande leçon de courage que l'histoire ait jamais écrite, et nous saurons rester dignes, nous qui sommes aussi des latins, de ceux qui étonnent le monde!

La femme est la "Conservatrice" par excellence, et nous pouvons rendre à la Canadienne-française cet hommage qu'elle a continué la race fièrement et qu'elle l'a sauvée en lui gardant son bien le plus doux et le plus précieux: sa langue. Pauvres mères canadiennes-françaises, qui luttés depuis un siècle et demi, votre cause, n'est pas encore gagnée, défendez-là, allez, sans gestes et sans menace, comme vous l'avez fait toujours au plus tendre et au plus intime du foyer, cette langue, sans laquelle vos fils sembleraient des déracinés et des parias!

Apprenez le patriotisme à vos enfants, comme vous l'avez toujours pratiqué: pieusement. Soyez des princesses de dévouement qui ne désarmerez jamais, parce que vos droits sont sacrés, et qu'il y a devant vous des générations qui vont naître, et que vous n'avez pas le droit de déposséder du bien le plus précieux d'un peuple: sa langue! Et quand cette langue est française, mesdames, la lâcheté de l'abandon devient un crime, car cette langue a exprimé toutes les beautés du divin et de l'humain, et nulle autre ne saurait lui être comparée. Vous saurez continuer la race dans la tradition sacrée qui nous vient des aïeules aux yeux tendres et aux gestes très simples qui n'ont connu qu'un motto: la fidélité, et n'ont pratiqué qu'une loi: le devoir. Vous perpétuerez donc la tradition, en prêchant le patriotisme fier et viril qui fait les races invincibles, et un jour viendra où un écrivain du talent de madame Colette Yver, vous ayant compris, écrira sous le titre "Princesses de Patriotisme," l'histoire unique et admirable de la femme française du Canada qui garda, inviolable, l'héritage lourd de gloire que lui avait légué une race qui fut toujours l'honneur, et sauva le monde, chaque fois que le monde eut besoin d'être sauvé!

Madeleine.

LA VIEILLE

Près du gros poêle à fourneau double, la vieille pousse le ber de son petit petit-fils. Elle est assise à côté et penchée, elle le regarde inlassablement. Elle est rapetissée, ridée et jaune. Les yeux sont encore vifs sous ses lunettes d'argent, — ses lunettes anciennes, — mais son corps maigre révèle la vie qui s'en va. Elle est entortillée dans un mantelet d'indienne fleurie, un mantelet d'un bleu passé, une vieille chose aussi. Sur sa chaise berçante, elle se balance elle-même tout en poussant le ber de son pied qui marcha tant!

Elle aura quatre vingts ans bientôt. C'est le fils de sa petite fille qui est là. Elle en a soin ainsi toute la journée, parce qu'elle le veut bien; pourtant, elle grogne et chicane. Elle l'appelle "petit bonjour," lui prodigue sermons et reproches. Qu'elle le trouve capricieux, mon Dieu, et qu'elle est fatiguée de le bercer comme cela sans trêve, sans répit! Mais en lui marmottant ces gronderies, elle se met à rire soudainement. Elle se souvient tout à coup. Le midi, n'a-t-elle pas poussé le ber pendant tout le dîner, ne mangeant que de peine et de misère, et grognant s'il vous plaît, sans s'apercevoir que le bébé sur les genoux de sa maman dormait bien tranquillement! Et sa petite fille qui la laissait faire pour se moquer d'elle ensuite!

Elle s'amuse, la vieille, en songeant à cela. Oui, c'est bien parce que ça lui plaît qu'elle gâte le bébé, parce que c'est sa joie et sa seule distraction désormais! et si elle grogne, c'est encore une manière de passer le temps. La vieille rit d'elle-même. Cependant, elle n'a pas sans cesse de ces lueurs joyeuses. Elle soupire parfois et échappe des: "Oh! Seigneur!" Elle a tant vu de choses, tant subi d'épreuves. Le bébé qu'elle berce n'a pas de grand'mère: sa fille à elle est morte, morte depuis longtemps. Son "vieux" aussi est parti il y a des années presque innombrables déjà, de si longues années qu'il lui faut une vieille image pour le revoir. Elle va, dans la

prochaine armoire, prendre une boîte de bois brut, d'où elle sort des portraits. Des enfants, des cousins, des frères passent sous ses yeux. Elle se raconte leurs histoires. Ils sont morts accidentellement ou de maladies. Ou bien, ils se sont exilés et jamais ensuite ils n'ont donné signe de vie. Enfin, elle tombe sur un bel homme à favoris, qui pose sur du zinc, avec des joues roses qu'on lui a peintes, et des boutons de manchettes dorés! Elle s'attendrit. Elle en parle. Il était beau, allez, son homme. Il a de belles longues mains. Sa petite-fille qui s'approche le remarque et déclare en riant, parce qu'elle est jeune: "Il avait l'air d'un grand seigneur, pépère." La vieille relève la tête et jette un regard curieux par-dessus ses lunettes baissées sur son nez. Elle ricane un peu et répète: C'était un bel homme, tu serais bien contente, va, d'en avoir un pareil!"

Dans la boîte, les portraits sont replacés. C'est si loin le passé de la vieille, qu'elle n'a plus seulement le désir de l'avoir là, toujours devant ses yeux, le visage de son "vieux." C'est naturel qu'il soit dans une boîte, renfermé. Il est mort. Seule la petite vie qui respire près d'elle l'occupe dorénavant, la tient, l'anime, l'attire. C'est presque tout ce qui l'intéresse au monde ce mignon paquet de chair qui n'a encore aucune connaissance. Elle le touche, l'embrasse, le taquine. Elle le jase, le chatouille pour qu'il fasse risette, et elle promène sur son minuscule corps tout neuf, ses vieux doigts déformés, en répétant la traditionnelle phrase: "bibite a mangé, bibite a mangé!" C'est avec lui aussi seulement qu'elle chante. Elle n'a pas honte de sa voix tremblante pour l'endormir. La recommence-t-elle assez souvent la bonne poulette grise, et qu'elle lui en fait poudre des *cocos* d'or!

Tous ses vieux jours coulent semblables maintenant, uniformes. Elle n'attend plus rien, et ce petit être, seul, trouve grâce devant sa critique. Oh! dans son temps, voyez-vous, ce n'était pas comme aujourd'hui.

Dans son temps! A cette idée, sa vue s'immobilise, devient fixe. Elle songe. Croit-elle vraiment que c'était plus beau autrefois? Quelle vision noire passe donc devant ses yeux? Oui, elle se rappelle sa fille mourante, refusant la mort, suppliant la vie de rester parce que là, autour de son lit treize enfants allaient être orphelins! Et la vieille qui ne pense plus jamais tout bas, interpelle sa petite fille qui s'approche aussi du ber: "Dieu, que ça lui coûtait, à ta mère de mourir! Ce n'était pas drôle, aussi, allez, laisser une si grosse famille!"

Elle soupire, mais parce que soudain bébé a ri dans un rêve inconnu des hommes, la vieille, vieille femme rit aussi. Le mouvement machinal de sa main droite pousse le ber de nouveau. Le front ridé s'incline vers le front satiné de l'enfant. La vieille bercera ainsi jusqu'à sa mort. Elle veut qu'il vive, ce bébé. Elle veut qu'il soit fort, qu'il soit beau, qu'il soit grand! Et tout bas, elle lui murmure ses souhaits. Elle, qui a tant souffert sur cette terre, ne pense pas à plaindre l'enfant qui verra la douleur, le mal autour de lui. Elle berce. Elle est ridée, jaune, finie. Elle semble pourtant ne rien regretter, ne rien craindre. Elle est confiante et tranquille autant qu'elle est grognon. Elle est sûre, voyez-vous, sûre du bon Dieu, comme elle est sûre du gros poêle à fourneau double qui ronfle derrière elle, et elle attend, sans appréhension, sans doute, sans trouble, le paradis promis pour la fin de ses jours!

Michelle Le Normand.

Une entrée royale

"On se serait imaginer assister à une entrée royale," écrivait tout dernièrement, à Ottawa, un correspondant anglais de la Commission Militaire des Hôpitaux, à l'occasion de l'arrivée d'un certain nombre de blessés de retour de France.

"Une heure au moins avant l'arrivée du convoi de la Croix-Rouge," poursuit-il, "la cour d'entrée de la gare de Charing Cross est bondée de personnes prêtes à jeter des fleurs dans les ambulances à leur sortie."

Ces manifestations touchantes méritent notre cordiale sympathie; elles expriment, bien que faiblement, notre profonde reconnaissance envers ces braves qui ont souffert pour nous défendre. Il s'agit en plus, de donner à nos sentiments une expression tant pratique que durable.

Il existe fort heureusement, une institution officielle, qui en adoptant d'emblée un point de vue essentiellement pratique, n'a point tardé à établir son efficacité.

La Commission Militaire des Hôpitaux en se chargeant de l'instruction, ou plutôt, de la ré-éducation des blessés en convalescence, dirige ses efforts en vue du rétablissement de la santé d'abord, tout en appuyant sur la nécessité d'adapter les classes, les exercices et les occupations aux besoins matériels de l'individu qui attend le moment de sa rentrée dans la vie ordinaire.

La preuve indiscutable du mérite de ce système nous l'avons sous les yeux. Plusieurs de ces ré-intégrés dans la vie civile, ont tellement profité de cette occasion d'une instruction méthodique et technique, que leur position économique et sociale dépasse actuellement leur condition d'avant la guerre.

Voilà la véritable "rentrée royale." Nous espérons assister au spectacle de ces braves gens rendus à la grande armée des hommes libres et indépendants, — conservant, malgré tout, leur grand courage, afin de recommencer leur rôle interrompu, de reprendre la vie du travail avec le renouvellement des forces et de la santé.

Communiqué.

LE TIRAGE D'UNE PIÈCE D'OR

Le tirage d'une pièce d'or de \$100.00 mise en loterie le printemps dernier au profit des œuvres de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste aura lieu au Monument National, le dimanche soir, 29 octobre.

Les dames qui ont pris des livrets sont instamment priées d'en rendre compte à Mlle Simoneau au Secrétariat de la Fédération, Monument National, chambre 14, de 9 heures a. m. à 1 heure p. m.

BANQUE D'HOCHÉLAGA

Capital autorisé: \$4,000,000 — Capital versé: \$4,000,000

Fonds de réserve: \$3,700,000 — Total de l'actif, au delà de \$34,000,000

CONSEIL DE DIRECTION: J.-A. Vaillancourt, *Président*; Hon. F.-L. Béique, *Vice-Président*; A. Turcotte; E.-H. Lemay; Hon. J.-M. Wilson; A.-A. Larocque; A.-W. Bonner. — Beaudry Leman, *Gérant général*; F.-G. Leduc, *Gérant du bureau principal* P. A. Lavallée, *Assistant gérant*; Yvon Lamarre, *Inspecteur*; J.-C. Thivierge, *Contrôleur*.

Toute personne peut ouvrir un compte à notre département d'épargne, avec un dépôt de \$ 1. Nous accordons l'intérêt au plus haut taux courant à tous les dépôts d'épargne.

NOTRE COURRIER

Système de pension de retraite. — La Compagnie Swift, marchands en gros de conserves de viande, vient d'annoncer qu'elle a élaboré un système de pensions de retraite auquel participeront, au Canada, environ 2,000 employés, hommes et femmes. A Montréal, il y aura une centaine de personnes dans les conditions requises.

Education. — Plusieurs instituteurs et institutrices ont été employés par la Commission Scolaire Catholique pendant les vacances pour les classes formées en faveur des élèves arriérés. Une rémunération spéciale de \$3.00 par jour leur a été accordée. Lors d'une récente assemblée de la Commission Scolaire, la construction d'une école pour les Chinois a été décidée.

Institut Bruchési. — Le rapport annuel de l'Institut Bruchési, qui a paru récemment, fournit au public, une excellente occasion de se mettre au courant du bien accompli par cette œuvre si utile.

Les malades enregistrés sont au nombre de 3,995, et on a rempli plus de 52,000 prescriptions, la plupart gratuitement. Dans sa lutte incessante contre les diverses causes de maladie, l'Institut a conduit une campagne contre les maisons malsaines. Sur 1,200 maisons visitées on a trouvé 215 chambres noires, plusieurs logis en ont jusqu'à trois. Le problème de l'habitation insalubre s'impose à l'attention des autorités, et il est à espérer que l'administration municipale lui donnera une solution effective, sans quoi tous les efforts faits par les ligues anti-tuberculeuses demeureront inutiles; c'est la conclusion que fait le rapport à ce sujet.

Catholic Social Guild. — Cette Fédération des œuvres irlandaises en notre ville de Montréal vient de faire paraître un intéressant rapport du travail accompli par ses comités. Cette œuvre est largement charitable et sociale. Elle a des séances d'étude, et se propose par tous les moyens en son pouvoir, parole, presse et actions de faire la diffusion des principes de charité chrétienne aussi bien, d'ailleurs en son centre de Montréal qu'en d'autres parties de la province où elle peut établir ses bureaux. Des comités de messieurs, de dames et même de jeunes filles y travaillent de concert. Et grâce à l'activité de chacun on a pu établir pour l'année écoulée jusqu'en avril 1916, la statistique suivante, qui est tout à l'honneur de l'œuvre naissante.

Demandes d'ouvrage	632
Offres d'ouvrage	678
Placements en permanence	190
Placements temporaires	275
Protection	9
Logements procurés	23
Aide légal	6
Vêtements donnés	150

Le rapport de la "Catholic Literature League" donne également des chiffres intéressants.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS.

Chronique Internationale

Les œuvres de guerre absorbent presque entièrement les énergies des diverses associations catholiques de femmes en Europe. Aux dernières nouvelles, le Catholic Women's League s'occupait activement des établissements de clubs pour la protection morale des soldats, des foyers de protection de la jeune fille dans les centres militaires, de la contribution féminine aux industries nationales.

En France, la Ligue Patriotique des Françaises n'a cessé depuis le début de la guerre, de soutenir, grâce à ses 500,000 adhérentes, les diverses œuvres militaires, sociales et religieuses. Son organisation puissante par le comité central de Paris, ses comités départementaux, ses sous-comités d'arrondissement, de cantons, de sections, lui permet d'être toute à tous. Mentionnons les secours aux soldats, aux blessés, aux prisonniers, aux réfugiés, aux orphelins. Des ouvriers pourvoient à la confection des vêtements pour les soldats et les pauvres; d'autres à celle du linge pour les autels des régions dévastées. Une assistance par le travail, grâce à son entente avec le Secours National, a distribué 35,000 francs de salaires.

Les patronages, les diverses œuvres d'enseignement et particulièrement d'enseignement ménager, de catéchisme sont également soutenues et multipliées, à cause du plus grand besoin qui s'en fait sentir.

La formation des jeunes filles à l'apostolat se poursuit infatigablement dans les divers cercles dont la réunion générale, le 21 mai dernier, a renouvelé la vigueur et la bonne volonté.

Enfin, les œuvres de prières, plus que jamais nécessaires à l'heure actuelle se signalent par une ferveur grandissante. Un pèlerinage à Lourdes réunit 800 Ligueuses, le 14 juillet dernier. D'autres pèlerinages se sont faits pendant la belle saison, dans les sanctuaires vénérés des diverses régions. L'union des âmes par la communion, les prières et les sacrifices se fait de plus en plus étroite. Enfin, la consécration des familles au Sacré-Cœur s'opère activement par l'intermédiaire de la Ligue Patriotique. Et il semble qu'elle y trouve le couronnement à son action de relèvement individuel et social, de bienfaisance largement humaine à l'égard des familles et d'inspiration toute surnaturelle.

Dans le même ordre d'idées, l'Action Catholique des Femmes d'Italie signale l'appui donné par la Ligue nationale de ce pays à la consécration des familles au Sacré-Cœur.

La Ligue des Femmes de l'Uruguay a depuis longtemps inauguré ce mouvement, de même que l'association catholique des femmes portugaises.

**Annouer dans la Bonne Parole,
solliciter pour elle des annonceurs,
recueillir les noms de nouveaux abonnés,
payer ponctuellement son abonnement,**

autant de manières d'aider efficacement au soutien de ce journal des intérêts féminins et de contribuer au bon succès des œuvres de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste.

A TRAVERS LES LIVRES

La maison sur la rive, par André Lafon. (Perrin et Cie., éditeurs. En vente à la librairie Notre-Dame, 37, rue Notre-Dame ouest, Montréal.)

C'est un récit que l'on serait tenté de ne pas classer parmi les romans, tant y sont simples le style et l'action.

Lucille est une jeune fille élevée en province. Son âme traditionaliste et chrétienne s'épanouit avec une intensité de vie qu'on ne soupçonne pas dans nos centres de fébrile activité extérieure. Elle retrouve un ami d'enfance, Aymon L'Heureux et s'éprend des subtiles charmes de ce névrosé de l'art.

Celui-ci ne soupçonne pas cet amour parce que ailleurs il porte ses ambitions et son cœur, parce que l'idéal dont il s'est épris n'est pas formé selon l'idéal religieux qui soutient l'amie qu'il ne chérit pas plus, ni autrement qu'aux jours de son enfance.

Pour des raisons de famille, d'honneur social et religieux, on veut faire épouser à Lucille, son voisin Christophe Ongrand.

Les Ongrand sont propriétaires d'un domaine où croissent les plus belles vignes du pays; le père de Lucille voit avec tristesse qu'il manque à ses propres vignes, au domaine qui lui vient de ses pères, l'intelligence de la culture que possèdent les Ongrand. Le mariage de Lucille avec Christophe arrangerait tout en assurant le rapport des terres.

Cette intrigue a pour cadre une petite ville où un maire anti-clérical refuse la réédification de l'église dont les ruines menacent les fidèles.

Et Lucille fait son journal... C'est "La maison sur la rive." Elle dit son amour et sa souffrance. Amour irréalisable et souffrance de ne pas être aimée, d'avoir cru en un être dont les aspirations ne sont pas au niveau de la religieuse beauté, souffrance encore qui lui vient de la réalisation du désir de ses parents, de l'instrument que serait Christophe Ongrand, si elle l'épousait et entraînait son influence à combattre l'anti-cléricalisme, à aider la cause religieuse en suscitant la réédification de la maison du Seigneur.

"Pourtant, mon désir avait été entendu; cette occasion de me donner, que j'appelais, elle m'a été offerte, il me faut bien le reconnaître en relisant les pages où, au début de ce cahier, j'acceptais une union dont tant de bien pouvait sortir pour les miens, pour l'église et pour la cité.

"Un cœur qui se garde mal, comment garderait-il les autres? L'ennemi que je souhaitais repousser, c'est en moi qu'il a fait sa demeure; je fus sa proie et peut-être ne l'ai-je pas entièrement banni. S'il ne tenait qu'à moi d'effacer, de racheter ce qui ne s'efface, ni ne se rachète: l'emploi des jours qui ne reviennent pas, c'est de tout mon sang que je paierais leur suite écoulée, pour revenir à ce jour qui me trouva disposée au devoir, soumise à la mission qui m'était offerte, d'assurer par mon simple consentement à une union si convenable, le bonheur de tous autour de moi.

Et le calme paraît à l'horizon, le calme fait du sacrifice accepté. Lucille sera Mme Christophe Ongrand, et elle en éprouve une joie sereine, sans amertume, sans enthousiasme irraisonné.

"Ainsi, après tant de vains désirs et des jours où trop

"follement, et comme la vigne, je fleuris, voici qu'avec la vigne encore, je donnerai mon fruit, un fruit lourd et, je crois, riche en promesses: cette résolution qui met du bonheur autour de moi et, sans aucun trouble, m'apporte à moi-même la joie. Je l'ai mûrie à travers les jours les plus chauds et bien des orages, peut-être étaient-ils les uns et les autres nécessaires à les mener à bien; peut-être ne devons-nous connaître qu'ensuite l'effet des épreuves, en apparence inutiles, où nous nous trouvons engagés. Ce n'est point hélas! sans murmurer que j'ai subi les miennes, pourtant ce fruit qui en résulte, il m'est donné de connaître qu'il est bon, et tel que Dieu le voulait; c'est de tout mon cœur que je l'offre pour ce à quoi il peut servir.

"Et vous, et vous, Aymon, chère figure déjà voilée, ne vous assignerai-je pas ici votre place dans l'ordre nouveau de ma vie?

"Allez où Dieu vous mène, pour la mission qui est la vôtre ici-bas. Pour moi, de même que nos ceps qui n'ont que faire de leurs vrilles et de leurs feuilles et les dispersent au vent quand la grappe qu'elles protégeaient leur a été enlevée, je laisserai fuir un à un ces souhaits futiles qu'il m'arriva de former et qui n'avaient trait qu'à moi-même. M'étant peu à peu défaite en esprit de tout superflu, déprise et comme délivrée du ce qui trop longtemps m'accabla, je place mon bonheur hors de moi-même et m'offre avec le cœur faible, mais de bon vouloir que Dieu me donna. Que celui-là qui m'accepte ainsi, ait la charge de moi-même; je m'abandonne à lui, afin qu'il me mène jusqu'au bout de mon destin. Je veux être à lui toute entière, jusqu'en le moindre de mes pensers, j'entre dans sa maison pour y servir selon des forces dont je connais la mesure: que je ne ménagerai, ni n'outre-passerais point. Je l'y saluerai au matin, avant qu'il me quitte pour le travail du jour dans l'accomplissement duquel ma pensée le suivra. Je l'y accueillerai chaque soir en le voyant paraître et le fêterai dès le seuil de mes bras levés. La table avec le repas sera prête, et l'eau fraîche, et les fruits l'été, et si c'est l'hiver, le feu dansera dans l'âtre, et la lampe réjouira la pénombre.

"Ainsi remplirai-je la tâche qui m'est clairement dictée: aider l'homme que j'aime à fonder et servir cet autel domestique qu'est un foyer."

Ne croit-on pas voir se dresser dans une attitude presque rigide, une statue, dont le geste austère évoque le devoir de l'épouse?

C'est une statue classique, que nous décrit un style classique, et j'oserai dire que cette page admirable de pensée n'est pas mieux écrite que bien d'autres du reste du livre, où disons-le quand même, l'action languit un peu.

M. Maurice Barrès avait déjà signalé André Lafon, lorsque celui-ci publia son premier ouvrage: "L'élève Gilles," qui remporta le grand prix de littérature spirituelle décerné par l'Académie française. L'autre livre, "La maison sur la rive" a suivi et puis comme tant d'autres fois depuis le commencement de la guerre, la nouvelle s'est répandue que M. André Lafon n'était plus. La mort fauche indistinctement sans souci des noms et des talents, et allonge déjà presque indéfiniment la liste des héros emportés à la fleur de l'âge, dont les noms, après avoir figuré au tableau de l'honneur eussent peut-être mérité une place au tableau de la gloire.

Les débuts de M. André Lafon lui promettaient la célébrité.

Joëla Rohu.

Les Rapailages, par M. l'abbé Lionel Groulx. ("Le Devoir," éditeur. En vente à la librairie Notre-Dame, 37, rue Notre-Dame ouest, Montréal.)

En lisant "Les Rapailages" j'y ai appris tant de choses de l'ancien temps où je n'ai pas vécu, de la campagne où je n'ai pas été élevée, que j'ai voulu écrire aussi aux lecteurs de "La Bonne Parole" qu'il faut lire les rapailages des souvenirs d'enfance et de jeunesse de l'auteur. "Vieilles choses, vieilles gens," voilà le sous-titre. Un sous-titre qui explique que c'est d'elles que M. l'abbé Groulx a parlé, qu'il les a fait revivre et nous a fait regretter de n'avoir rien connu de cette exquise poésie que chantaient avec une simplicité magnifique, les gens et les choses d'alors. De chaque glanure dans le champ de son passé, l'auteur a fait un conte, un petit conte sans intrigue, où quelqu'aïeule parle, ou de ses croyances, ou d'une tragique aventure sans grand dénouement ou d'une simple description des champs. Et je mentionne les pages plus particulièrement ravissantes de "La vieille croix du Bois-Vert," de "Quand nous marchions au catéchisme" et de "En tricottant."

Et les mots du terroir sans effort et sans étude parsèment le style où domine toujours l'harmonie mélancolique d'un chant de jeunesse que l'on répète plus tard, plus bas et moins vite.

"Les Rapailages," ce n'est pas une œuvre d'envergure, mais c'est une œuvre nationale et religieuse d'un goût exquis, que l'on doit connaître pour l'avoir lue.

Joëla Rohu.

Autour de la maison, par Michelle Le Normand. Bientôt en vente aux bureaux de "Devoir."—L'aimable et spirituelle écrivain qui vient de se révéler au public sous le nom de Michelle Le Normand, publiera bientôt un petit recueil sous les auspices du "Devoir", ce qui est déjà une recommandation. Les mères seront attendries et les fillettes prendront soudain conscience de leur âme candide aux profondeurs parfois insondables et plus souvent rieuses en lisant ces pages de fine analyse psychologique, de verve intarissable et toujours de très sincère et forte inspiration chrétienne.

J. H.

Lauriers et feuilles d'érables, par Albert Lozeau, édition du "Devoir."

Il semble que ce dernier recueil du poète, marque une nouvelle étape dans la maîtrise de l'art au Canada. L'inspiration y devient intensément vibrante et profonde, toujours douloureuse, mais comme adoucie par une pénétrante sérénité. La première série de ces pièces, intitulée *Lauriers* enchâsse comme de riches joyaux l'enivrante émotion de l'héroïsme, l'admiration provoquée par les traits sublimes et les grandes figures de la guerre actuelle. La seconde série, *Fleurs de Lys*, d'une délicatesse exquise, évoque de fines enluminures d'enfants candides ou de vierges ferventes ou bien laissant entrevoir les apothéoses intimes de lointaines épopées, ces pages ressemblent à quelques fresques de l'Angelico, claires et suaves. Enfin, les *Feuilles d'Erable* nous chantent notre "chez nous." Mais un "chez nous" d'intérieur fait de nos aspirations secrètes, des menues émotions d'un jour, de beautés entrevues par une fenêtre ouverte. Mieux qu'un autre peut-être, et quoi qu'il dise, le poète nous apprend à voir, à comprendre et à aimer les choses qui nous entourent, et

desquelles se dégage la voix de la grande patrie.

Nous nous sommes permis de détacher du recueil un sonnet à la France dont les accents émus trouveront un écho en chacun de nous.

J. H.

REVUE DES REVUES (1)

Les cercles d'études féminins.

Les jeunes filles canadiennes-françaises se sont réunies, le 23 mai, à l'école d'Enseignement supérieur, pour procéder à une "journée d'études," la deuxième du genre tenue à Montréal. Inaugurée l'an dernier sous la présidence du R. P. Rutten, O.P., et présidée cette fois-ci par M. l'abbé Gouin, cette "journée d'études," tant par les sujets inscrits au programme que par le vaste projet qui y fut décidé, est une preuve à la fois de l'intérêt que portent aux études sérieuses nos jeunes filles canadiennes-françaises, et d'une plus grande compréhension de leur devoir social.

... ..
Nous ne pouvons qu'applaudir au succès qui couronna cette "journée d'études," et pour nous qui autrefois — plus maintenant — avons vu à l'œuvre, et de près, les jeunes filles de nos cercles d'études, nous pouvons affirmer, sans crainte de nous tromper, que le succès sera constant.

Constant, il faut, certes, qu'il le soit, car l'éducation de la jeune fille, de celle qui sera la femme et la mère de demain, devient plus que jamais œuvre capitale. La crise sociale que nous traversons est trop grave, d'ailleurs, pour que la jeune fille ne soit appelée, dès son entrée dans le monde, à s'en préoccuper, à se familiariser avec les problèmes qu'elle soulève, et à contribuer sa part de solution. "Et comme son rôle de demain est de guider, d'élever et de préserver; et que guider, élever et préserver, c'est savoir," il faut donc que, dès maintenant, elle sache et elle comprenne ce qu'il y a de réalités vivantes dans ces mots qui forment, à eux seuls, tout un programme.

Or, ce programme, il est tout élaboré dans les cercles d'études féminins; ces réalités vivantes, la jeune fille du cercle s'applique à les regarder bien en face, à s'en faire une idée juste au moyen d'observations réfléchies. Et, à celui qui ne voudrait voir dans ce travail que les manifestations extérieures d'un snobisme nouveau genre tendant à faire de nos jeunes filles des prétentieuses qui posent à la sociale, nous répondrions: en quoi ce snobisme serait-il plus ridicule que les autres?... à moins qu'il y ait un charme insoupçonné à les entendre parler de pneus, de carburateurs, de "dernier chic" dans la toilette, ou encore — ce qui plus souvent est — de la température et du potin le plus récent.

Ne nous abusons pas: l'idéal chrétien consiste à faire progresser de concert l'homme et la femme, selon leurs aptitudes et selon leur rôle. Or, "le rôle de la femme," pour nous servir d'une distinction fort juste du R. P. Sertillanges, "n'est pas seulement un rôle féminin, je veux dire d'être épouse et mère, mais il est aussi un rôle humain," en ce sens que l'être humain ne pouvant être une valeur isolée, si nous voulons l'amener à rendre son maximum de valeur, nous devons faire aussi son éducation

(1) Nous regrettons de ne pouvoir publier que des extraits de cette intéressante étude parue dans la Revue Dominicaine.

HENRY BIRKS & SON, Limited

Philips Square

Fabrication, réparation d'ARTICLES d'ÉGLISES

INSIGNES DE SOCIÉTÉ, CROIX, etc.

Une spécialité de dorure et placage.

Commandes respectueusement sollicitées.

L'ORPHELINAT de MONTEBELLO, P.Q.

dirigé par les Srs Dominicaine de Trois Rivières.

Site admirable au pied des Montagnes, sur les bords enchanteurs de l'Ottawa.

S'adresser : Rde MÈRE SUPÉRIEURE.

A LOUER.

A LOUER.

**Banque Provinciale
DU CANADA**

Nombre de déposants, plus de 54,000.

Siège social à Montréal et 75 succursales dans les provinces de Québec, Ontario et Nouveau-Brunswick. La seule banque, en Canada, ayant un bureau de contrôle pour son département d'épargne

M. H. LAPORTE, président de la banque
Sir ALEXANDRE LACOSTE, président
du bureau de contrôle, de l'épargne
M. Tancrède BIENVENU, vice-président
et gérant général

SUCCURSALES à MONTREAL:

- Rue S.-Catherine, angle S.-Hubert
- — — — — Dorion
- — — — — à Maisonneuve
- Notre-Dame, angle Richmond
- — — — — Vinet (S.-Cunégonde)
- — — — — (S.-Henri)
- Beaubien — Huntly
- Ontario — Panet
- Rachel — S.-Hubert
- Roy — Egl. S.-Ls-de-Franco
- Bélanger — Boyer (S.Arsène)

sociale. Et n'est-ce pas pour avoir oublié cette distinction essentielle que nos éducateurs et nos éducatrices de naguère, s'attachant à donner aux jeunes filles une éducation trop individuelle et nullement sociale, ont fait de notre génération féminine une armée papillonnante, aimant mieux s'attarder dans les boudoirs, aux étroits horizons et à l'atmosphère amolissante, que d'acquérir cette ampleur de vie, cette science des réalités, cette virilité du caractère, qui seules opèrent les profondes conquêtes.

La femme a droit aux joies hautes de l'intelligence, et vouloir prétendre qu'entre le pédantisme qui croit tout savoir et l'ignorance qui ne sait rien, il n'y a pas de place pour une culture intellectuelle assortie à l'esprit d'une femme, c'est vouloir enlever à cette dernière l'une des meilleures formations de sa vie.

Nous ne pouvons pas nous défendre de citer une page du livre de M. Etienne Lamy : "La femme de demain," où l'auteur démontre clairement que la culture intellectuelle est en effet l'une des meilleures formations de la vie d'une femme. Il dit : "La femme habituée par un enseignement digne de ce nom à regarder jusqu'aux grands horizons les étendues de la vérité, est de toutes les femmes la moins exposée à se méprendre sur le peu de place occupé dans le monde par chaque être, et sur l'insignifiance des succès mondains. Dans une tête que des pensées sérieuses occupent, s'il passe quelque caprice de coquetterie banale, il y est gêné, combattu, traité de haut par ces activités supérieures et qui se sentiraient avilies de lui obéir."

Plus loin, M. Lamy ajoute : "Cette aptitude à discerner par elle-même la valeur des choses ne lui fera pas défaut quand il s'agira des personnes. Une femme pour laquelle les joies sérieuses de l'intelligence seront devenues une habitude et un besoin, se défendra mieux contre la banalité des relations. Comme il faudra, pour l'attirer, des natures à la hauteur de la sienne, elle se liera moins et s'attachera mieux. Et cette habitude de ne pas jeter son cœur au hasard, mais de choisir, la préparera à moins se tromper quand il s'agira pour elle du lien indissoluble, du choix où est engagé le sort de sa vie."

Mais passons à une autre considération. Là où le cercle aura surtout de l'influence, ce sera sur les croyances de la jeune fille.

En effet, dans une âme tout se tient : c'est ainsi que pour sauver la pureté de la vie morale, il faut sauver l'intégrité de la foi, et pour sauver l'intégrité de la foi, il faut aider les intelligences à devenir robustes et saines. Or, nous savons fort bien qu'au lendemain de leur vie de pensionnat, l'éducation religieuse et morale de nos jeunes filles est loin d'être terminée. Il leur reste à développer leurs aptitudes, à éveiller, soutenir et satisfaire leurs aspirations, de manière que chacune ait l'intelligence assez développée pour connaître son devoir sans se laisser séduire par des sophismes, la volonté assez ferme pour l'accomplir malgré les difficultés, malgré les luttes à subir.

Voilà bien tout un programme d'action ! Pour l'accomplir, que possède notre jeunesse féminine ! Une âme de plus en plus rebelle aux sages directions qui lui sont données ; une conscience obscurcie par des lectures de prétendus romans d'observation qui ne font que provoquer une curiosité désœuvrée en quête d'émotions — la constatation est de M. Lamy — une volonté affaiblie par l'énerverment d'une vie frivole et sans but ; enfin, une foi fortement ébranlée par les rires moqueurs et le persiflage constant de nos hommes et de nos jeunes gens au savoir balbutiant et orgueilleux.

Il faut donc fortifier plus que jamais l'organisme religieux de la jeune fille, et c'est le cercle d'études qui le fortifiera en remédiant à l'infériorité intellectuelle de sa foi.

Oui, c'est dans l'ignorance, non dans la science, qu'est aujourd'hui le danger de tous. Aussi le cercle d'études, prudemment dirigé par un prêtre à l'infléchissable sûreté de doctrine, devient-il un des meilleurs moyens d'apologétique pratique.

Les jeunes filles canadiennes-françaises ont donc droit aux encouragements de tous ceux qu'intéresse le mouvement social en ce pays. Qu'elles continuent aux cercles d'études leur assistance régulière. Elles y apprendront à se connaître et à s'estimer davantage — et ce sera le premier pas — puis, à bien saisir les éléments complexes et les besoins variés de cette société canadienne dont elles deviendront par le fait même, et plus tôt qu'elles ne le pensent, des membres considérés et influents.

Fr. L.-E. Trudeau, O. P., La Revue Dominicaine.

Brüder
Christoph
Nap. St.
377 St.
M.

commis, jeunes filles



La seule banque constituée en vertu de la "loi des Banques d'Épargnes" faisant affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible aux déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes quelques petites qu'elles soient, des veuves, commis, des apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Nous vous réservons le meilleur accueil.

Le Gérant-Général,
A. P. LESPERANCE,

J.-A.-D. GODBOUT
PHARMACIEN

Angle Craig et Bonsecours, Main 3379.
— Craig et côte de la place d'Armes, Main 1853
— S.-Catherine et Darling, Lasalle 1667.

Exposition des nouvelles modes de chapeaux d'automne 1916.

Madame E. Bouthillier, prop.

282, rue S.-Denis, bâtisse Théâtre S.-Denis

Pour votre santé et celle de vos enfants

Servez-vous des produits de la maison

J.-J. JOUBERT,
LIMITÉE

Ils sont de qualité
SUPERIEURE.

LAIT CLARIFIÉ ET PASTEURISÉ
CRÈME, BEURRE
ŒUFS

CRÈME À LA GLACE

J.-J. Joubert

LIMITÉE

975 rue S.-ANDRÉ

Maison FILIATRAULT

Tapis, Prelarts, Nouveautés
CHAPEAUX DE DAMES, etc.
429-433, BOUL. S.-LAURENT
MONTREAL, P. Q.

ATTENTION

Placez vos épargnes à la campagne sur des bonnes terres. Garantie de première classe, hors des fluctuations du commerce.

Jos. Girouard, notaire
Saint-Benoit (Deux Montagnes).

Faites vos achats à nos magasins et épargnez de l'argent.

Dupuis Frères

"Le Magasin du Peuple".

Rue S.-CATHERINE, angle S.-ANDRÉ

ALBUM VENNAT

Contenant superbes desseins d'ouvrages de broderie, dentelles, pyrogravures, peintures, broderies religieuses, etc., pour la modique somme de 25 cent.

RAOUL VENNAT

642, S.-Denis. — Tél. Bell Est 3065

Lamontagne limitée

Bloc Balmoral, N-Dame Ouest,

HARNAIS, VALISES
SACS DE VOYAGE
SELLES, Etc.

Venez voir nos échantillons et demandez nos prix



Exigez cette marque sur vos harnais, sacs de voyage

Librairie Notre-Dame

Mesdemoiselles MIGNAULT, Prop.
Papeterie, Impressions
35 ouest, NOTRE-DAME Tél. Main 7767

Cie CHARBON SCRANTON

Lacoste & Cie, gérants, 78a S.-Denis
Nous garantissons seulement le Charbon Scranton que nous vendons

P. Lafrance & Cie, Limitée

184, rue S.-Denis.

En face de l'université Laval

Manufacturiers et Importateurs de haute nouveauté en manteaux, costumes, robes de toilettes, blouses, etc., d'une élégance et d'un chic incontestables.

Tél. Bell. Est 6400
J.-B. BAILLARGEON
(Camionnages)

La plus grande organisation de transport
329 est, rue Ontario — — — Montréal.

POULIN & CIE,

VOLAILLES, GIBIERS, ŒUFS.
39, marché Bonsecours. — Tél. Main 7107

Fondée en 1874

La compagnie P. HATTON

14, 16, 18, RUE BONSECOURS.

Poisson de toutes sortes — Huîtres en coquille et ouvertes — Homards, etc.

Téléphone : Main 1248

Hudon Hébert & Cie Ltée

Importation en gros

Alimentation, vins, liqueurs

18, rue DeBresoles MONTREAL
CANADA

Déchaux frères

TEINTURIERS NETTOYEURS
197 — 710 est, S.-Catherine.
Téléphones: est 51—est 52—est 301

Tél. Bell Main 8257.

MADAME CABANA

PLUMES TEINTES, NETTOYÉES, ET FRISÉES

Assortiment complet de
PLUMES DE TOUTES SORTES
PLUMES PLEUREUSES REPARÉES
683 ouest, rue NOTRE-DAME, Montréal

Tél. Bell Est 1235 Tél. March. 563
Tél. privé du gérant: Est 513

La Société coopérative de frais funéraires

242 Est, S.-Catherine
W.-A. WAYLAND, Sec.-Gérant
TAUX D'ABONNEMENT

- De naissance à 5 ans \$1.00 par année, Police acquittée après 25 ans.
- De 5 ans à 30 ans \$0.75 par année, Police acquittée après 25 ans.
- De 30 ans à 45 ans \$1.00 par année, Police acquittée après 20 ans.
- De 45 ans à 55 ans \$1.50 par année, Police acquittée après 15 ans.
- De 55 ans à 65 ans \$2.50 par année, Police acquittée après 10 ans.

Les personnes âgées de 65 ans ou plus peuvent être acceptées comme abonnées en payant les années en arrière.

Pour les prix ci-dessus mentionnés, la Société s'engage : 1° à faire l'ensevelissement; 2° à fournir la robe pour l'ensevelissement; 3° à fournir une belle décoration de la chambre mortuaire; 4° un cercueil fini en bois de rose ou couvert en drap; 5° un corbillard à deux chevaux pour conduire le corps, de la maison à l'église, et de l'église au cimetière de la ville; 6° une voiture double; 7° à faire chanter une grand'messe tous les ans, dans le courant du mois de novembre, pour les abonnés défunts, dans toutes les paroisses de la ville de Montréal.

N. B.—Les avantages ci-haut représentent la valeur de cinquante dollars.